

# La littérature québécoise pour la jeunesse doit beaucoup à ses pionnières et ses pionniers<sup>1</sup>.

*Manon Poulin*

**Summary:** *In her survey of the seventy-year-old history of children's literature in Quebec, the author stresses the importance of initiatives taken by writers' associations and the provincial legislature. She also explains how and why books for children, which had almost disappeared from the market by 1970, became the most important part of Quebec's literary production in the eighties.*

La littérature de jeunesse québécoise se porte assez bien dans les années 90 pour être observée par la lorgnette de son rendement commercial. En effet, alors que le livre "d'adulte" est en perte de vitesse, le livre de jeunesse est devenu un créneau très rentable pour certains éditeurs québécois. Aujourd'hui, "le roman pour la jeunesse se vend en moyenne dix fois plus que le roman pour adulte"<sup>2</sup>.

Le livre de jeunesse est maintenant considéré comme une "mine d'or qui rapporte gros aux éditeurs"<sup>3</sup>. En effet, alors qu'un roman pour adulte a, en moyenne, un tirage initial de 1 000 exemplaires et se vend en moyenne à deux cents exemplaires, le livre de jeunesse, quant à lui, est tiré au départ entre 3 000 et 5 000 exemplaires et les succès se vendent à 10 000, 20 000, 30 000 et même 40 000 exemplaires!

Le pourcentage de la production annuelle du livre de jeunesse, calculé par rapport à la production éditoriale globale, est passé de 14,28 % en 1962 à 35 % en 1988. Cette littérature a connu, depuis vingt ans, une évolution remarquable, passant de sa disparition quasi certaine (1,62 % de la production globale en 1967), à la reconnaissance et au succès commercial.

Mais même si la littérature de jeunesse québécoise est relativement jeune, (elle a environ 70 ans), elle a derrière elle toute une histoire. Des premiers balbutiements dans les années vingt jusqu'à ce qu'elle atteigne "l'âge de raison"<sup>4</sup> dans les années quatre-vingt, la littérature de jeunesse a franchi plusieurs étapes. La situation intéressante où on la retrouve aujourd'hui ne doit pas faire oublier son passé, souvent difficile, marqué par des hommes et des femmes obstinés qui ont travaillé très fort pour donner à cette littérature une place de choix sur le marché du livre.

Pour tracer les grandes lignes de l'histoire de la littérature de jeunesse québécoise, nous nous rallions aux hypothèses de Louise Lemieux qui, selon nous, a bien cerné les diverses périodes et les différents mouvements de son évolution<sup>5</sup>. Selon elle, la décennie qui va de 1955 à 1964 peut être qualifiée

“d’âge d’or” de la première phase de l’histoire de la littérature de jeunesse au Québec, car ce n’est qu’après 1965 que la production diminue “de façon progressive jusqu’en 1971”<sup>6</sup>.

Tous les spécialistes semblent s’entendre pour situer la naissance de la littérature de jeunesse québécoise au début des années 20. Avant cette date, ce qu’on retrouvait sur le marché québécois provenait entièrement de l’étranger, de la France surtout. Les spécialistes s’entendent également pour lier la naissance de la littérature de jeunesse à la création de la première revue enfantine au Québec, *L’Oiseau bleu*. Ce fait n’est pas surprenant, toujours selon Louise Lemieux, car

dans plusieurs pays, l’histoire de la littérature de jeunesse comporte des similitudes, des constantes. Cette histoire évoque généralement les débuts lents et difficiles, l’ère du livre didactique au ton moralisateur, l’heureuse influence de la presse enfantine qui favorise l’éveil, puis l’essor de la littérature pour les jeunes<sup>7</sup>.

Au Québec, nous avons connu, avant 1920, la littérature de jeunesse importée d’Europe. Avec l’arrivée de la presse enfantine sont venus les premiers livres québécois consacrés à la jeunesse et le mouvement ainsi enclenché résulta en une littérature de jeunesse nationale de plus en plus importante. On a senti le besoin de créer, pour notre jeunesse, des livres adaptés à son contexte culturel et social.

L’État a aussi joué un rôle important en promulguant en 1925 une loi provinciale concernant la politique du livre. Cette loi exigeait que les commissions scolaires emploient “à l’achat des livres canadiens la moitié du montant affecté à l’achat des prix”<sup>8</sup>. Même si la quantité et la qualité de la production laissaient beaucoup à désirer et posaient peut-être des problèmes du point de vue du respect de cette loi, cette première pièce de législation est quand même essentielle à la promotion du livre de jeunesse et elle demeurera en vigueur jusqu’à l’abolition des prix remis comme récompenses scolaires de fin d’année, en 1965.

La situation particulière engendrée par la guerre de 1939-1945 contribuera aussi à l’évolution du genre au Québec. Les relations France-Québec étant abolies entre les deux états, il faudra produire ici la littérature dont la jeunesse québécoise a besoin. En 1948 naît l’Association canadienne des écrivains pour enfants<sup>9</sup>. Cette association fondée par un groupe d’écrivaines avait à sa tête une pionnière de la littérature pour la jeunesse, Mme Béatrice Clément. Le travail de promotion réalisé par ce groupe fut important. Malgré sa courte vie, (1948-1954), l’association des écrivains pour enfants a laissé des traces et a réussi à donner un statut et à obtenir une reconnaissance plus grande pour la littérature de jeunesse. Il y avait alors à cette association une volonté de former de nouvelles créatrices et de nouveaux créateurs, de “dynamiser” le genre. Suite aux premières activités de cette association, on a créé les Éditions Jeunesse, une maison d’édition coopérative qui publie les oeuvres des membres. Devant le besoin de formation des auteurs et des intervenants dans le monde de la littérature de

jeunesse, l'association des écrivains pour enfants met sur pied une série de cours spécialisés. C'est ainsi que naît, en 1950, l'Institut culturel jeunesse, qui offre des cours de syntaxe pratique, de stylistique française, de psychologie du livre d'enfant, de méthode de culture personnelle et de poésie.

Il faut souligner l'importance d'un tel regroupement à la fin des années quarante puisque nous trouverons des répercussions du travail de ces pionnières quelque vingt ans plus tard, au début des années soixante-dix, alors que se réunissait autour de Paule Daveluy, un groupe de personnes intéressées à l'avancement de la littérature de jeunesse. La fondation de Communication-Jeunesse en 1971 se rapproche à bien des niveaux, de celle de l'Association des écrivains pour enfants en 1948. Les buts visés et les moyens pour y parvenir sont fort semblables. Mais revenons en 1948, où le regroupement des intervenants du milieu à l'Association des écrivains pour enfants témoigne d'un état de fait important: la littérature de jeunesse québécoise existe maintenant de façon assez visible et officielle pour qu'on tente de la stimuler et de la prendre en charge.

Vers 1950, on voit la littérature de jeunesse évoluer dans différentes directions: contes, albums, romans. Selon Louise Lemieux, "désormais nous ne pouvons plus mettre en doute *l'existence* d'une littérature de jeunesse au Canada français"<sup>10</sup>. La période de prospérité qui suit (1955-1964) est marquée non seulement par la quantité des titres, mais aussi, et surtout, par leur qualité.

### **La crise de la fin des années 60**

C'est en 1965 (année de l'abolition des prix scolaires) que s'amorce le déclin de la production littéraire pour la jeunesse. La qualité y est toujours, on dit même qu'elle s'améliore constamment (exploitation de nouveaux thèmes, évolution du graphisme, etc.). Pourtant, le nombre de titres publiés annuellement chute de façon dramatique. Les chiffres diffèrent selon les sources, mais il demeure certain que de 1961 à 1970, la production passe d'une trentaine de titres par année à quelques-uns seulement<sup>11</sup>.

À l'occasion d'un bilan de l'année 1967 dans le domaine de la littérature de jeunesse québécoise, Adrien Thério énumère les éléments qui selon lui sont responsables de la situation déplorable du livre pour enfants au Québec. Comparées aux éditeurs européens qui disposent de moyens financiers importants, les maisons québécoises occupent une "position inférieure".

Les récits d'aventure et les livres pour enfants que nous importons par centaines de milliers de France et de Belgique sont beaux, bien faits, bien illustrés. Ils en mettent plein la vue. La plupart des livres que nous avons publiés, au Québec, dans cette catégorie, ont l'air de parents bien pauvres à côté de leurs cousins d'outre-mer. Il est clair qu'un éditeur qui ne croit pas pouvoir vendre plus de trois mille exemplaires de *Cet hiver-là* ne peut se permettre d'y mettre des illustrations en couleur et de l'habiller d'une couverture reluisante et cartonnée. S'il le fait, il devra vendre son livre dix dollars alors que la même histoire publiée en France par un grand éditeur, à trente ou quarante mille exemplaires, peut se vendre deux ou trois dollars<sup>12</sup>.

Le problème est toujours de réussir à publier des livres qui peuvent concurrencer

la production étrangère et trouver une place enviable dans nos librairies. Selon Adrien Thério, la seule solution réside dans les subventions des pouvoirs publics.

A la fin des années 60, tous les spécialistes de la question, tous les intervenants et intervenantes en littérature pour la jeunesse sont confrontés à une pénible réalité: le livre de jeunesse québécois est en crise et risque de disparaître dans un avenir rapproché.

### **Une concertation indispensable**

La production, en 1970, frise le zéro, forçant auteurs, illustrateurs, libraires, éditeurs et bibliothécaires à se pencher sérieusement sur la question et à chercher des solutions à ce qui semblait être devenu une impasse<sup>13</sup>.

Conscients de l'importance d'une littérature nationale s'adressant à la jeunesse, les personnes oeuvrant dans plusieurs domaines touchés par la situation du livre québécois pour enfants s'organisent afin de lutter contre cette crise qui menace la survie même de la littérature pour la jeunesse. Divers groupes se sont alors fusionnés en une corporation pour lutter en faveur du livre de jeunesse québécois: auteures et auteurs, conceptrices et concepteurs, illustratrices et illustrateurs, éditeurs, bibliothécaires, critiques, enseignantes et enseignants, libraires, etc. C'est grâce à ce regroupement des forces que Paule Daveluy fonde Communication-Jeunesse en 1971. L'impact qu'a eu cet organisme sur l'évolution de la littérature de jeunesse est difficile à cerner de façon précise, mais il est indubitable que c'est lui, en grande partie, qui a permis sa survie au début des années 70 et qui lui a par la suite donné la vigueur qu'on lui connaît aujourd'hui.

Le rôle joué par Communication-Jeunesse est fondamental. Dès ses débuts, l'organisme s'affaire à provoquer un débat public autour du problème aigu du livre québécois pour la jeunesse. "Organisme sans but lucratif", il "se charge de promouvoir la littérature de jeunesse produite au Québec auprès du public et des différents milieux intéressés par cette production"<sup>14</sup>. Au départ, deux mémoires ont été rédigés. Le premier, s'adressant à la direction du Conseil des arts du Canada, dénonce la situation pénible de l'édition littéraire pour la jeunesse au Québec et demande une aide pour les auteur-e-s et éditeurs ainsi qu'une meilleure protection du livre pour la jeunesse. Le deuxième mémoire s'adresse au ministère des Affaires culturelles du Québec et dresse un bilan de la situation. Il recommande entre autres une aide financière et des programmes spéciaux pour la production et la diffusion du livre de jeunesse québécois. Il demande des subventions nécessaires à un secrétariat permanent de Communication-Jeunesse et à la cueillette d'une documentation adéquate.

Le fait que l'année 1972 ait été déclarée Année internationale du livre par l'UNESCO a sûrement contribué aux efforts de Communication-Jeunesse pour mettre de l'avant le rôle primordial du livre dans la société, et plus spécifiquement chez l'enfant.

Dès le début de 1973, Communication-Jeunesse peut déjà dresser un bilan impressionnant de ses activités. En plus des deux mémoires déjà cités, Communication-Jeunesse a

délégué des conférenciers là où l'on en demandait, établi des contacts avec diverses associations nationales et internationales, pris position dans certains conflits la concernant, patronné des jeunes auteurs, illustrateurs et groupes Perspective-Jeunesse<sup>15</sup>.

Il a également été l'instigateur d'un important colloque sur la création culturelle pour la jeunesse qui a eu lieu en novembre 1972 à Montréal<sup>16</sup>. Cette rencontre faisait ressortir "l'indifférence des gens d'ici face à la création culturelle pour les jeunes du Québec et les problèmes de la concurrence" et proposait des solutions pour y remédier.

### **Des résultats concrets**

Ce mouvement de promotion et de sensibilisation aux livres québécois pour la jeunesse s'accompagne d'une nouvelle croissance dans la production de ceux-ci<sup>17</sup>.

A partir de 1972, la production de livres pour la jeunesse recommence à croître. On ne peut passer sous silence la publication, cette même année, de *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français* de Louise Lemieux.<sup>18</sup> Ce livre est encore aujourd'hui un ouvrage de référence important dans le domaine de l'édition du livre de jeunesse québécois. Il trace une histoire pour l'époque assez complète de la littérature de jeunesse québécoise, depuis ses débuts, en 1920, jusqu'à 1971. Louise Lemieux a le mérite de rendre publique toute sa recherche sur l'édition québécoise de littérature de jeunesse, car, il faut bien le dire, rien n'avait encore été fait dans ce domaine.

L'année 1972 est ainsi marquée par une concertation générale, par une conscientisation des différents milieux touchés et par une augmentation de la production aux plans à la fois quantitatif et qualitatif.

La littérature de jeunesse semble sortir de son marasme et de sa léthargie. L'année 1972 marquera en effet une étape importante, un tournant décisif dans l'évolution de la création culturelle pour la jeunesse canadienne-française<sup>19</sup>.

La production annuelle de livres pour la jeunesse entre alors dans une phase de croissance. Selon *Livres et auteurs québécois 1972*, cette production a "triplé en 1972, comparativement à l'année précédente". Cette vigueur nouvelle que connaît la littérature de jeunesse québécoise se maintient dans les années 70 et même se fortifie.

Les années quatre-vingt sont les années de tous les changements. La littérature québécoise pour la jeunesse s'affiche, s'expose, s'exporte! Les temps de marasme semblent bien relégués à l'histoire et c'est le vent dans les voiles que la littérature québécoise pour la jeunesse occupe une place de plus en plus importante sur le marché du livre. Aujourd'hui produit culturel et commercial, le livre québécois pour la jeunesse se retrouve enfermé dans des moules qui

peuvent devenir étouffants: les collections, les modes, les séries, les recettes gagnantes à reproduire, les politiques éditoriales, les lois du marché et du marketing sont des balises qui risquent de coincer cette littérature qui devrait pourtant pouvoir enfin s'épanouir. Les problèmes auxquels elle aura à faire face dans les années quatre-vingt-dix ne sont pas reliés à sa survie, qui elle, n'est plus menacée, mais bien à sa liberté, à son originalité, à son devoir et à ses visées.

#### NOTES

- 1 Ce texte est extrait d'un mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Sherbrooke, en avril 1990: "Éditer pour la jeunesse: études des maisons d'édition québécoises La courte Échelle et Ovale, 1974-1988", 278 pp.
- 2 Marie-Noëlle Delatte, "Romans jeunesse: un Klondike", *Livre d'ici*, mai 1989, p. 3.
- 3 *Livre d'ici*, mai 1989, titre en page couverture.
- 4 L'expression est de Jacques Pasquet: "De l'adolescence à l'âge de raison", *Lurelu*, vol. 12, no 2, automne 1989, p. 2.
- 5 Louise Lemieux a tracé les grandes lignes de cette évolution dans divers articles et à l'occasion de conférences, colloques, etc.
- 6 Louise Lemieux, "La production québécoise du livre pour la jeunesse (table ronde)", *Le livre dans la vie de l'enfant*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1978, p. 49.
- 7 Louise Lemieux, "Le livre québécois pour la jeunesse", *Livre, bibliothèque et culture québécoise*, ASTED, 1977, p. 132.
- 8 Louise Lemieux, "La production québécoise du livre pour la jeunesse (table ronde)", *art. cit.*, p. 50-51.
- 9 Voir à ce sujet notre article intitulé "Un mouvement important: l'Association des écrivains pour la jeunesse (1948-1954)", dans *Revue Frontenac Review*, no 6-7, 1989-90, p. 25-46.
- 10 Louise Lemieux, "Le livre québécois pour la jeunesse", *art. cit.*, p. 134.
- 11 "En 1961, on enregistrait 31 titres pour la jeunesse publiés ici; en 1963: 15 titres; en 1970: 7 titres. Donc, chute continue, correspondant, curieusement, d'ailleurs, à une progression marquée dans la quantité et la qualité, de plus en plus remarquable, des émissions enfantines à la télévision." Guy Boulizon, "Rapport général du colloque", *Création culturelle pour la jeunesse et identité québécoise*, textes du colloque de 1972 de Communication-Jeunesse, Montréal, Leméac, 1973, p. 168. "En 1969, sur un lot de 1400 livres de tous genres, quatre livres de jeunesse sont publiés au Québec; en 1970, ce chiffre tombe à deux." Marc Sévigny, "L'aventure périlleuse de l'édition pour enfants", *Education-Québec*, vol. 9, no 6, avril 1979, p. 14. Selon *Livres et auteurs québécois*, il n'y a eu que deux livres québécois pour la jeunesse publiés en 1970.
- 12 Adrien Thério, "Littérature de jeunesse et colonisation", *Livres et auteurs canadiens 1967*, Montréal, Édition Jumonville, 1968, p. 9.
- 13 Marc Sévigny, "L'aventure périlleuse de l'édition pour enfants", *art. cit.*, p. 12.
- 14 Dépliant de Communication-Jeunesse.
- 15 Daveluy, Paule et Guy Boulizon, *Création culturelle pour la jeunesse et identité québécoise*, actes du colloque de 1972 de Communication-Jeunesse, Montréal, Leméac, 1973, p. 10.
- 16 Les principaux textes de cette rencontre ont été publiés en 1973 chez Leméac. Voir note précédente.
- 17 Louise Lemieux, "Le livre québécois pour la jeunesse", *art. cit.*, p. 132.
- 18 Louise Lemieux, *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, Montréal, Leméac, 1972, 337 p.
- 19 Marielle Durand, "Littérature de jeunesse", *Livres et auteurs québécois 1972*, Montréal, Éditions Jumonville, 1973, p. 101.

**Manon Poulin**, étudiante au doctorat en littérature, Université de Sherbrooke.